

L'ondine de l'étang

Il était une fois un meunier qui menait avec sa femme une vie heureuse. Ils avaient de l'argent et des biens, et leur aisance augmentait même d'année en année. Mais le malheur arrive sans crier gare : tout comme elle avait augmenté, leur richesse se mit à diminuer d'année en année et, finalement, c'est à peine si le meunier pouvait considérer le moulin dans lequel il habitait comme sa propriété. Il était fort affligé, et quand il allait se coucher après sa journée de travail, il ne pouvait trouver le repos et, en proie aux soucis, se tournait et se retournait dans son lit.

Un matin, il se leva avant l'aube et sortit en pensant que cela lui ferait oublier ses ennuis. Comme il passait sur la digue du moulin, le premier rayon du soleil perça et il entendit quelque chose murmurer dans l'étang. Il se retourna et aperçut une belle femme qui s'élevait lentement hors de l'eau. Ses longs cheveux, qu'elle tenait de ses mains délicates au-dessus de ses épaules, tombaient en cascades le long de ses flancs et recouvraient son corps immaculé. Il vit bien que c'était l'ondine de l'étang et, de peur, il ne savait pas s'il devait s'en aller ou rester là où il se trouvait. Cependant l'ondine fit entendre sa douce voix, l'appela par son nom et lui demanda la raison de son chagrin. Le meunier était tout d'abord resté sans dire mot, mais quand il l'entendit parler d'une manière si aimable, il prit son courage à deux mains et lui raconta que d'ordinaire, il vivait dans le bonheur et la richesse, mais que désormais il était si pauvre qu'il ne savait plus que faire.

— Sois tranquille, répondit l'ondine, je vais te rendre plus riche et plus heureux que tu ne l'as jamais été, mais tu dois seulement promettre de me

donner ce qui vient de naître chez toi.

“Que cela peut-il être d'autre, pensa le meunier, qu'un chiot ou un chaton ?” Et il lui accorda ce qu'elle demandait. L'ondine retourna dans l'eau, et il repartit, rassuré et de bonne humeur, vers son moulin. Il ne l'avait pas encore atteint que la bonne sortit de la maison et lui cria de se réjouir parce que sa femme avait mis au monde un petit garçon. Le meunier s'arrêta net comme si la foudre s'était abattue sur lui : il comprit que la perfide ondine savait cela et qu'elle l'avait trompé. La tête baissée, il s'approcha du lit de sa femme, et quand elle lui demanda :

— Pourquoi ne te réjouis-tu pas de notre beau petit garçon ?, il lui raconta ce qui lui était arrivé et la promesse qu'il avait faite à l'ondine.

— À quoi bon le bonheur et la richesse, ajouta-t-il, si je dois perdre mon enfant ? Mais qu'y puis-je ?

Même les membres de la famille qui étaient venus pour les féliciter ne savaient que faire.

Cependant, le bonheur revint dans la maison du meunier. Tout ce qu'il entreprenait était couronné de succès, c'était comme si les coffres se remplissaient d'eux-mêmes et que l'argent se multipliait dans l'armoire pendant la nuit. Il ne fallut pas longtemps pour que sa richesse soit plus grande que jamais. Mais il ne pouvait s'en réjouir en toute quiétude : la parole qu'il avait donnée à l'ondine lui rongea le cœur. Chaque fois qu'il passait devant l'étang, il craignait de la voir surgir de l'eau pour lui rappeler sa dette. Quant au petit garçon, il ne le laissait pas approcher de l'eau : “Prends garde, lui disait-il, si tu touches l'eau, une main en sortira et t'entraînera au fond.”

Mais comme les années passaient l'une après l'autre et que l'ondine ne se montrait pas, le meunier commença de s'apaiser.

Le petit garçon devint un jeune homme et partit en apprentissage chez un chasseur. Une fois qu'il eut appris le métier et qu'il fut devenu un habile chasseur, le seigneur du village le prit à son service.

Il y avait dans le village une jeune fille belle et fidèle qui plaisait au chasseur et lorsque son maître s'en aperçut, il offrit à ce dernier une petite maison. Ils se marièrent donc et vécurent dans la paix et le bonheur en s'aimant de tout leur cœur.

Un jour, le chasseur traquait un chevreuil. Quand l'animal sortit du bois dans la plaine, il le poursuivit et finit par l'abattre d'un coup de fusil. Il ne remarqua pas qu'il se trouvait près de l'étang dangereux et, une fois l'animal vidé, il alla au bord de l'eau pour laver ses mains maculées de sang. Mais à peine les avait-il plongées dans l'eau que l'ondine remonta à la surface, l'enlaça de ses bras mouillés en riant, et l'entraîna si vite vers le fond que les vagues se refermèrent sur lui.

Quand vint le soir et que le chasseur ne rentra pas chez lui, sa femme fut prise d'angoisse. Elle sortit pour aller à sa recherche, et comme il lui avait souvent raconté qu'il devait prendre garde à l'ondine qui le poursuivait et qu'il ne devait pas s'approcher de l'étang, elle pressentait déjà ce qui s'était passé. Elle courut vers l'étang et, quand elle trouva sur la rive son sac de chasseur, elle n'eut plus de doute sur son malheur. Se lamentant et se tordant les mains de douleur, elle appela son bien-aimé par son nom, mais en vain ; elle courut sur l'autre rive de l'étang et l'appela de nouveau ; elle adressa de dures paroles à l'ondine, mais il ne vint aucune réponse. La surface de l'eau restait calme, et seul le demi-visage de la lune qui s'y reflétait la regardait, immobile.

La malheureuse ne quitta pas l'étang. Elle continua d'en faire le tour d'un pas rapide, tantôt en silence, tantôt en poussant un grand cri, tantôt en gémissant doucement. Finalement, ses forces s'épuisèrent : elle glissa à terre et tomba dans un profond sommeil. Peu après, elle fut emportée dans un rêve.

Elle marchait, craintive, sur un chemin qui montait au milieu de falaises ; des épines et des vrilles s'accrochaient à ses pieds, la pluie lui fouettait le visage et le vent ébouriffait ses longs cheveux.

Quand elle eut atteint le sommet, une vue tout autre s'offrit à ses yeux. Le ciel était bleu, l'air doux, le sol s'inclinait en une pente douce et une cabane coquette s'élevait dans une prairie verte et parsemée de fleurs multicolores. Elle s'en approcha et ouvrit la porte, et il y avait dedans une vieille aux cheveux blancs qui l'invita à entrer d'un signe de la main. À ce moment même, la malheureuse se réveilla. Le jour était déjà levé et elle résolut d'obéir au rêve sans plus attendre. Elle escalada péniblement la montagne, et tout était exactement comme elle l'avait vu pendant la nuit. La vieille lui fit bon accueil et lui désigna une chaise sur laquelle s'asseoir.

— Il doit t'être arrivé quelque grand malheur, dit-elle, pour que tu viennes jusqu'à ma demeure isolée.

En versant des larmes, la femme lui raconta ce qu'il lui était arrivé.

— Console-toi, dit la vieille, je vais t'aider : prends ce peigne d'or. Attends que la pleine lune soit levée et rends-toi alors au bord de l'étang, assieds-toi sur la rive et coiffe tes longs cheveux noirs avec ce peigne. Quand tu auras fini, pose-le sur la rive, et tu verras ce qui se produira.

La femme rentra chez elle, mais le temps jusqu'à la pleine lune lui sembla long. Enfin, le disque lumineux apparut dans le ciel, et elle partit alors vers l'étang. Elle s'assit sur la rive et peigna ses longs cheveux noirs avec le peigne d'or et, quand elle eut terminé, elle le posa au bord de l'eau. Peu de temps après, un bouillonnement monta des profondeurs de l'eau, une vague se souleva, roula vers la rive et emporta le peigne. Il ne s'écoula pas plus de temps que ce qu'il fallait au peigne pour atteindre le fond de l'étang, et la surface de l'eau s'ouvrit et la tête du chasseur en sortit. Il ne dit mot mais regarda sa femme d'un air triste. À ce moment même, une seconde vague déferla et recouvrit la tête de l'homme. Tout avait disparu, l'étang était aussi calme qu'auparavant, et seul le visage de la pleine lune s'y reflétait.

La femme rentra chez elle, inconsolable, mais elle revit en rêve la cabane de la vieille. Elle se mit à nouveau en route le lendemain matin et raconta son chagrin à la fée. La vieille lui donna une flûte d'or et lui dit :

— Attends que la pleine lune revienne, puis prends cette flûte, assieds-toi sur la rive et joue une belle chanson, et quand tu auras fini, pose-la sur le sable ; tu verras ce qui se produira.

La femme fit ce que lui avait dit la vieille. À peine la flûte fut-elle posée sur le sable qu'un bouillonnement monta du fond de l'eau : une vague s'éleva, s'approcha et emporta la flûte. Peu après, la surface de l'eau s'ouvrit, et il en sortit non seulement la tête, mais le corps de son mari jusqu'à la taille. Plein de désir, il tendit les bras vers elle, mais une deuxième vague s'approcha dans un murmure, le recouvrit et l'attira de nouveau au fond.

— Ah, à quoi cela me sert-il, dit la malheureuse, d'apercevoir seulement mon bien-aimé pour le perdre à nouveau !

Le chagrin remplit son cœur de nouveau, mais le rêve la conduisit une troisième fois dans la maison de la vieille. Elle se mit en route, et la fée lui donna un rouet d'or, la consola et dit :

— Tout n'est pas encore accompli, attends que la pleine lune vienne, puis prends le rouet, assieds-toi sur la rive et file une bobine entière, et quand tu auras fini, pose le rouet près de l'eau, et tu verras ce qui se produira.

La femme fit tout cela exactement. Aussitôt que la pleine lune se montra, elle porta le rouet sur la rive et se mit à filer avec zèle jusqu'à ce que le lin soit épuisé et que la bobine soit pleine de fil. Mais à peine le rouet fut-il sur la rive qu'un bouillonnement encore plus violent qu'à l'ordinaire se fit entendre au fond de l'eau, qu'une puissante vague se précipita vers la rive et emporta le rouet avec elle. Aussitôt, la tête et le corps tout entier du mari s'élevèrent dans un jet d'eau. Il sauta vite sur la rive, attrapa sa femme par la main et se mit à courir. Mais à peine se furent-ils un peu éloignés

que l'étang tout entier se souleva dans un grondement effroyable et, avec une force impétueuse, s'élança à leur poursuite dans la vaste plaine. Les fugitifs voyaient déjà la mort devant leurs yeux quand, dans sa peur, la femme appela la vieille à son secours — et à ce moment même ils furent transformés, elle en grenouille et lui en crapaud. Le flot qui les atteignit ne pouvait les tuer, mais il les sépara et les emporta loin l'un de l'autre.

Lorsque l'eau se fut dispersée et qu'ils touchèrent tous deux à nouveau le sol sec, ils reprirent forme humaine. Mais aucun des deux ne savait où l'autre était resté ; ils se trouvaient au milieu de gens inconnus qui ne connaissaient pas leur pays. De hautes montagnes et de profondes vallées les séparaient. Pour survivre, ils devaient tous les deux garder des moutons. Pendant de longues années, ils menèrent leurs troupeaux par monts et par vaux, tristes et se languissant l'un de l'autre.

Une fois, alors que le printemps avait de nouveau jailli de la terre, ils partirent tous les deux le même jour avec leur troupeau, et le hasard voulut qu'ils aillent à la rencontre l'un de l'autre. Il aperçut un troupeau sur le flanc d'une montagne lointaine et mena le sien dans cette direction. Ils se retrouvèrent dans une vallée mais ne se reconnurent pas, et cependant ils étaient heureux d'être moins seuls. Depuis lors, ils menèrent tous les jours leurs troupeaux côte à côte ; ils parlaient peu mais ils se sentaient consolés. Un soir que la pleine lune brillait dans le ciel et que les moutons dormaient déjà, le berger sortit la flûte de sa poche et joua un air très beau mais triste. Quand il eut terminé, il remarqua que la bergère pleurait amèrement.

— Pourquoi pleures-tu, demanda-t-il.

— Ah, répondit-elle, la pleine lune brillait comme aujourd'hui quand j'ai joué cet air à la flûte pour la dernière fois et que j'ai vu la tête de mon bien-aimé sortir de l'eau.

Il la regarda et il lui sembla qu'un voile tombait de ses yeux : il reconnut sa femme bien-aimée ; et quand elle le regarda et que la lune éclaira son

visage, elle le reconnut à son tour. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent, et il n'est pas besoin de demander s'ils étaient au comble de la joie.

À paraître dans *Contes de l'enfance et du foyer* de Jacob et Wilhelm Grimm, traduits par Natacha Rimasson-Fertin, aux © Éditions José Corti, coll. Merveilleux, 2008 (<http://www.jose-corti.fr>).